

LE JOURNAL DES DEBATS

LEGISLATIFS ET LITTÉRAIRES DU CANADA.

"MIHI A SPE, METU, PARTIBUS REIPUBLICÆ ANIMUS LIBER EST."—Salluste. Catil.

VOL. I.

TORONTO, VENDREDI, 26 MARS, 1858.

No. 18

GALERIE POLITIQUE.

Il y a maintenant dix ans que le prince Louis Napoléon Bonaparte et son ami inséparable, M. Persigny, se jetèrent pour la troisième fois, au milieu des Français afin de profiter des eaux troubles d'une révolution, pour repêcher, s'il était possible, la couronne impériale tombée des serres du grand Empereur.

Tous nos lecteurs savent avec quel succès merveilleux, ces deux hommes sont venus à bout de leur entreprise. La grande Histoire aura des pages d'admiration pour le *souverain-parvenu* qui, bien mieux que Louis-Philippe, a su se rendre digne du surnom de *Napoléon de la suite*, en se tenant toujours préparé pour la guerre et en se rendant redoutable aux monarchies voisines.

La petite histoire, les *né noirs* contemporains, le journalisme doivent, à leur tour, quelques pages au compagnon de celui qui, pareil au roi Henri IV,

« règne sur la France,

« Et par droit de conquête, et par droit de naissance. »

M. le comte de Persigny mérite, bien plus que le ministre Sully, d'avoir sa bonne part de la popularité historique accordée au souverain, car il a eu le mérite de s'attacher à son maître, alors que ce dernier n'avait pas même l'ombre d'un succès à venir.

M. Hippolyte Castille, dont nous republions aujourd'hui la brochure consacrée à ce personnage, a appartenu d'abord au parti démocrate et, bien qu'il reste encore une nuance *rouge* dans le style dont il se sert pour écrire ses livrets, on peut dire qu'il s'est détaché du parti républicain, d'autant plus qu'il donne autant de ruades et de coups de griffe à ses anciens amis, qu'il a de coups d'encensoir pour les hommes du régime impérial.

III

LE COMTE DE PERSIGNY.

« J'ai apporté ma tête ici, je n'ai plus rien à dire. »
(Réponse de M. de Persigny au président de la Chambre des pairs, séance du 28 septembre 1840.)

Pour les âmes domestiques, la politique est le saint des saints. En prononcer le nom, c'est jouer avec le feu. Tous les gouvernements sont pour elles le meilleur des gouvernements, et les gens qui gouvernent, l'idéal des fonctionnaires.

Dire tout bas un petit mot contre la République, quand la République est en butte aux insultes de toutes les factions royalistes est la seule licence que se soient jamais permise ces créatures. De leur côté, les gouvernements reconnaissant les considèrent comme la perfection des administrés.

Ces gens-là sont trop précieux à tous les partis pour qu'on essaye d'en détruire la race. Gardons-nous d'y toucher.

Mais il existe, dans ces couches profondes et peu explorées

de cette immensité qu'on nomme le public, une classe aimable, spirituelle, qu'on aimerait à voir moins inattentive : ce sont les femmes et la généralité des jeunes-hommes en France.

Ce qui éloigne cette vivante portion du public, c'est qu'elle s'imagine que la politique manque de gaieté. A ses yeux la politique est une chose froide, sèche, austère, absolu en dépourvue d'éléments romanesques.

Hélas ! c'est lui faire bien de l'honneur !

Quiconque aura feuilleté les pages de cet album consacré aux hommes illustres de la vie publique au dix-neuvième siècle, rabattra beaucoup de ce préjugé. Il s'apercevra, au contraire, que rien n'est plus abondamment pourvu de tout ce qui constitue le drame et la comédie, que les périodes de la politique depuis une soixantaine d'années en Europe.

Que de chutes inattendues ! que d'élévations soudaines ! quels coups de la destinée ! quels caprices de la fortune ! Ne dirait-on pas que nous tous, en Europe, qui manions la plume, la parole ou l'épée, sommes devenus des héros de roman, ou n'attendons qu'un quart d'heure favorable pour le devenir ?

Si les multitudes n'en restent pas sceptiques jusqu'à la moelle, c'est qu'heureusement pour elles le soin de labourer la terre, de battre le fer et de rabotter le bois ne leur laisse guère le loisir d'observer tout ce qui là-haut se joue en leur nom.

On compte à peu près une douzaine de gouvernements en France depuis 1790. Voilà pourquoi le nombre des personnages illustres est si considérable en ce pays.

Chaque nouveau gouvernement, amenant avec lui l'éclosion d'un haut personnel, crée des illustrations spontanées. Et l'histoire, qui n'est pas une muse, mais le plus docile de greffiers, s'empresse d'enregistrer les faits et gestes de ces nouveaux hommes célèbres.

Dans ces promotions de la destinée il y a toujours, hâtons-nous de le dire, des hommes remarquables et dignes des faveurs de la fortune.

Ainsi, dans la catégorie des personnages illustres de notre dernière transformation gouvernementale, j'ai déjà eu l'occasion de parler des maréchaux Saint-Arnaud et Canrobert, qui se sont bien battus en Crimée contre les Russes. Je voudrais aujourd'hui entretenir le lecteur d'un personnage nouveau, appartenant à quelqu'une des carrières civiles.

Parmi ces derniers, un des plus marquants est sans contredit M. Fialin de Persigny, ambassadeur actuel de Napoléon III près la cour de Londres.

Dans l'ordre de choses actuel, M. de Persigny a, selon nous, une physionomie parfaitement distincte de tout ce qui l'entoure.

Je ne sais si je me trompe, mais j'imagine que, si le vaisseau de l'État venait à sombrer, plutôt que de quitter son capitaine, M. de Persigny se laisserait couler avec le bâtiment.

A quelque ordre d'idée qu'on appartienne, on peut causer avec un homme ainsi fait. S'il doit tout à l'ordre de choses qui l'a élevé, au moins il lui rend le tout pour le tout.

Lorsqu', dans le procès qui suivit la tentative de Boulogne, * on lui demanda sa qualité, il répondit : « J'appartenais au prince ; j'étais son soldat. »

(* Tentative faite en 1840 par le prince Louis-Napoléon et quelques uns de ses amis, pour abattre le trône de Louis-Philippe. Les aventuriers révolutionnaires, partis d'Angleterre, débarquèrent à Boulogne et firent un fiasco complet.